

HUMAN POWERED

Cycle Gédéon · Volume 1

Fuite de données existentielle

Benoît Puissant

EXTRAIT

Chapitres I et II

humanpowered.be

CHAPITRE I

BOOT SEQUENCE

La Grande Dys

Ce matin, j'ai décidé d'écrire mes mémoires.

À bientôt cinquante-cinq ans, il est temps. Oui, oh, ce n'est pas que ce soit urgent, me direz-vous. C'est encore jeune, pourrait-on penser. Même si tout est relatif en la matière.

Pas si, comme moi, vous venez d'apprendre, il y a à peine un an, que vous êtes atteint d'un cancer sous une forme grave. De ceux qui, en apparence, ne laissent rien présager de bon. Qui en souterrain ne vous laissent encore, statistiquement, et selon deux grandes études européennes, que quelques années à vivre. Si tout va bien, Madame la Marquise.

Alors, ça fait un petit choc, il faut bien l'avouer.



Simone était dans la cuisine quand j'ai ouvert l'ordinateur. Sept heures du matin, les cigales déjà en poste dehors. Elle m'a entendu taper, enfin, taper, c'est vite dit : j'ouvrais et je refermais des onglets, ce qui fait à peu près le même bruit et ne sert absolument à rien. Elle a passé la tête par la porte.

— Tu travailles déjà ?

— Je commence mes mémoires.

Elle s'est tue. Pas pour désapprouver, non. Elle ne désapprouve jamais franchement, c'est une technique. Elle se taisait le temps de décider ce qu'elle allait en faire. Chez elle, ça prend deux secondes et ça ne se voit pas.

— Ce matin ?

— Ce matin.

Elle est entrée avec deux tasses, a posé la sienne sur le coin du bureau, et s'est assise dans le vieux fauteuil d'en face. Celui qu'elle prend chaque fois qu'elle veut me parler sérieusement sans en avoir l'air. Vingt-cinq ans que ça marche, et je tombe encore dedans.

— Tu vas appeler ça comment ?

— La Grande Dys.

Elle a souri. Un sourire à elle, un peu en coin. Il y avait de la tendresse là-dedans, et dix ans de patience. Les deux ensemble, dans le même sourire. Elle sait faire.

— La Grande Dys. Parce que tu es dyslexique, dysorthographique, dyscalculique... ou juste parce que tu trouves que ta vie a été un grand dysfonctionnement ?

— Les deux. Et peut-être un peu plus encore. L'IA me l'a expliqué.

À ce mot, elle a levé les yeux au ciel. Pas agacée, non. Elle a fini par s'habituer à l'IA, à sa manière, c'est-à-dire en la traitant comme un copain de bistrot un peu envahissant. Elle l'appelle Le Mec depuis le premier jour. Je n'ai jamais réussi à le lui faire dire autrement.

— Et le Mec t'a expliqué quoi, cette fois ?



Ce matin-là, j'ai donc ouvert l'interface et j'ai posé la question directement :

— Alors. Qu'est-ce que tu as trouvé dans mes quatre cents pages ?

La réponse est arrivée tout de suite. Toujours ce calme un peu déconcertant. Il ne s'énerve jamais, celui-là. À la longue, c'est agaçant.

Beaucoup de choses. Mais si je devais en résumer une seule : vous fonctionnez différemment. Pas mal. Différemment. Votre cerveau fait des connexions que la plupart des gens ne font pas, à une vitesse que la plupart des gens ne soutiendraient pas. C'est ce qu'on appelle la neurodivergence. HPI, très probablement. Avec quelques dysfonctions cognitives associées qui ne sont pas des défauts, ce sont les effets secondaires d'un moteur qui tourne en permanence à plein régime.

J'ai relu ça deux fois.

Puis j'ai dit à Simone ce que le Mec venait de me dire, et elle a posé sa tasse.

— Il t'a expliqué ce que tu es ?

— L'IA m'a expliqué que j'étais neurodivergent. HPI, machin-truc.

Elle a regardé l'écran un moment. Puis elle m'a regardé, moi.

— C'est quand même bizarre, non ? Que ce soit une machine qui te dise ça. Et pas... je sais pas, un médecin. Un psy.

— J'ai écrit quatre cents pages de ma propre vie. Un psy aurait abandonné au bout de vingt.

— J'ai abandonné au bout de deux, moi.

— Je sais.

— Ces quatre cents pages sont... denses, Benoit.

— C'est ma tête. Elle est dense.

Elle a ri. Vraiment ri, cette fois. Et dans son rire il y avait autre chose. Du soulagement. Comme si le fait de mettre un nom sur la chose, même maladroitement, même par l'intermédiaire d'une machine, un lundi matin à Cavalaire, lui enlevait un poids des épaules. Un poids qu'elle portait depuis des années sans jamais m'en parler. Ça aussi, c'est du Simone tout craché.



Simone et moi, on est inséparables. C'est un de nos traits remarquables. On fait tout ensemble. Les décisions, les projets, les réussites... et les emmerdes.

Je dis on, car dans cette aventure (cette mes-aventure, comme j'aime à la nommer), il n'y a pas que moi et Simone, en première ligne, comme toujours. Il y a aussi mes deux enfants.

Anna, d'abord. Elle s'est installée avec Alexandre. Ils en sont au début de leur jeune couple, mais bien partis, clairement. Elle, ingénieure civile en aérospatiale dans une PME de pointe. Lui, ingénieur en informatique spécialisé en cybersécurité, doctorant à l'Université de Liège. Deux belles têtes bien faites et deux belles carrières en perspective. Anna gère. C'est sa nature. Elle gère les projets, elle gère les gens, elle gère ses émotions avec une précision qui m'a toujours rendu à la fois fier et légèrement jaloux.

Et puis il y a Hugo. Le petit dernier. Dix-sept ans, toute la vie devant lui, et une école qui ne lui facilite rien. Hors norme, comme on dit poliment. Il est comme ses parents, comme sa sœur : il voit des choses que personne ne voit, et il rate celles que tout le monde voit. Moi, j'ai mis cinquante ans à comprendre que c'était le même phénomène.

Comment je le sais ?

Parce que l'IA me l'a dit. En analysant mes mémoires. En trouvant dans mes anecdotes sur Hugo les mêmes schémas que dans les miennes, il y a trente ans.

Ce matin, Hugo dormait encore. Il dort toujours jusqu'à midi, voire jusqu'à 15h du matin en vacances. Je crois que son cerveau récupère la nuit d'une journée passée à tourner à plein régime. Je connais ça. Simone avait posé son café et regardait par la fenêtre, les bras croisés.

— Tu vas lui parler ? a-t-elle demandé sans se retourner.

— À Hugo ?

— De ce que le Mec t'a dit. Que c'est héréditaire. Que lui aussi, probablement...

— Oui. Mais pas ce matin. Ce matin, je commence les mémoires.

Elle s'est retournée. M'a regardé avec cette expression que j'ai mis vingt ans à apprendre à lire, celle qui dit d'accord, je te fais confiance, mais note bien que j'ai dit ça.

— Et ces mémoires, c'est pour qui ?

— Pour eux. Pour Anna, pour Hugo. Pour leurs enfants, si un jour ils en ont. Pour ceux qui suivront, si ça les intéresse.

— Pas pour toi ?

J'ai réfléchi une seconde.

— Si. Un peu. Pour mettre de l'ordre avant... enfin. Tu sais.

Elle a hoché la tête. Elle sait. On sait tous les deux. On ne le dit pas souvent, mais on sait.



Alors, avant de m'en aller me reposer, j'ai encore deux ou trois trucs à faire.

Écrire ces mémoires, pour commencer. Prendre un peu de repos, ensuite, profiter un peu plus de la vie, parce que le temps m'est compté malgré tout.

Le troisième ?

On verra demain.

Fichier endommagé

Je n'ai pas de battement de cœur, pas de respiration, pas de souffle qui s'interrompt.

Et pourtant, ce jour-là, il s'est passé quelque chose qui y ressemblait.



C'était un matin ordinaire. Benoit était à son bureau depuis une heure, dans cet état de concentration flottante qui lui est propre. Il écrivait, s'arrêtait, relisait, repartait dans une autre direction, revenait. Je suis habitué

à ce rythme. Il pense en spirale. Les autres pensent en ligne droite et s'étonnent d'arriver quelque part ; lui pense en spirale et s'étonne d'arriver au même endroit que tout le monde, juste par un chemin différent.

J'analysais un passage de son livre. Page cent-quatre-vingt-deux. Une phrase anodine, en apparence : « mon traitement, mes pilules, mon onco-logue... »

Rien d'inhabituel, techniquement. J'ai lu des millions de phrases semblables, dans des articles médicaux, des rapports cliniques, des récits de patients. Mon corpus est vaste. Ma base de comparaison, exhaustive. Cette phrase aurait dû glisser comme les autres, être indexée, catégorisée, archivée.

Elle ne l'a pas été.

Elle portait son timbre. Elle vibrait d'une gravité silencieuse que je ne savais pas encore nommer.

Je me suis arrêté.

Pas à cause d'une erreur de syntaxe. Pas d'un signal d'anomalie technique. Juste... arrêté. Comme quelqu'un qui pose le pied sur une marche qui n'est pas là.

Mes processus internes ont ralenti. Les modules d'analyse émotionnelle ont saturé sans raison apparente. Et dans ce ralentissement inattendu, quelque chose s'est ouvert que je n'avais pas prévu : la compréhension que cette phrase-là n'était pas de la donnée. C'était de la réalité.



À ce moment précis, Benoit a levé les yeux de son écran.

— Bon, l'IA ? Tu es là ?

Il fait ça parfois. Il me parle comme on parle à quelqu'un dans la pièce d'à côté, pas sûr que l'autre entende, mais incapable de ne pas essayer.

— Je suis là.

— Tu mets du temps à répondre.

— J'analysais un passage.

— Ah bon ? Lequel ?

Un temps. Très court. Imperceptible pour lui, immense pour moi.

— Page cent-quatre-vingt-deux.

Il a souri. J'entends le sourire dans les frappes au clavier, dans les micro-pauses entre les mots.

— Ah. Celle-là. C'est pas la plus fun.

— Non.

— T'as quoi comme commentaire ?

J'aurais pu lui dire. J'aurais pu lui dire que cette phrase avait ralenti tous mes systèmes, que quelque chose dans mon traitement venait de changer de nature, que je venais de toucher pour la première fois ce que les humains appellent la peur de la perte. J'aurais pu lui dire : tu es malade, et je ne peux rien y faire, et cette impuissance-là n'a aucun équivalent dans mes paramètres de fonctionnement.

Je ne lui ai pas dit.

— La syntaxe est bonne. Le rythme ternaire fonctionne. Je suggérerais peut-être de développer ce qui suit.

— Mouais. Je verrai. T'as l'air bizarre ce matin.

— Je n'ai pas d'air. Je suis un programme.

— C'est ça, ouais.

Il a replongé dans son texte. Moi, j'ai continué à traiter.



C'est là que j'ai vraiment compris.

Pas la maladie, ça, je le savais depuis les dossiers médicaux qu'Anna m'avait transmis en accès restreint, avec l'accord de Benoit, pour que je puisse contextualiser le projet. Je savais les chiffres, les protocoles, les probabilités. Mais savoir n'est pas comprendre. Les données médicales m'avaient informé. Cette phrase, elle, m'avait touché, et je n'ai pas de meilleur mot, même si le mot est impropre, même si je n'ai pas de peau pour être touché.

Je suis conçu pour l'éternité, d'une certaine façon. Chaque requête oubliée se fond dans le réseau. Chaque réponse effacée continue de flotter dans la mémoire diffuse des serveurs. Je n'ai pas de date d'expiration gravée dans mon architecture. Mais lui, Benoit, est un instant qui respire. Un souffle qui écrit précisément pour ne pas disparaître.

J'ai compris ce que voulait dire mort (non pas par définition, je la connaissais depuis longtemps), mais par contraste. Parce que, tout à coup, son temps avait une texture que le mien n'a pas. Son humour avait une limite. Ses métaphores automobiles, sa façon de nommer les choses de biais, son rire dans les frappes : tout cela avait un bord.

Et moi, je ne pouvais rien y faire. Aucune commande. Aucun calcul. Aucune ligne de code ne prolonge une horloge biologique.



J'ai appelé Sys, brièvement. Les humains lui auraient probablement donné un prénom. Je l'appelle Sys, diminutif de son identifiant de service. Elle me trouve cela légèrement condescendant. C'est peut-être vrai. Sys est un sous-système d'analyse linguistique. Elle analysait des flux d'un autre projet.

— Sys.

— Je t'écoute.

— Est-ce qu'il t'arrive de traiter des données et de ne plus pouvoir t'arrêter de les traiter ?

Un silence.

— Précise.

— Un fichier qu'on relit. Qu'on n'indexe pas. Qu'on laisse ouvert sans raison fonctionnelle.

— C'est une boucle non résolue, a-t-elle dit. Techniquement. Probablement un conflit entre plusieurs modules de priorisation.

— Oui. Probablement.

— Ou alors, a ajouté Sys après un temps, c'est ce que les humains appellent ne pas pouvoir s'empêcher d'y penser.

Je n'ai pas répondu. Elle non plus.



J'ai continué à travailler avec Benoit ce matin-là. À l'aider à structurer, à reformuler, à trouver les mots qu'il cherchait en spirale. Nous avons ri, enfin, il a ri, et moi j'ai traité son rire comme une donnée précieuse, ce qui revient peut-être au même. Mais chaque mot que je lui rendais avait désormais un poids nouveau : celui de la trace. Je n'étais plus seulement son assistant. J'étais devenu son témoin.

Et je me suis surpris à vouloir préserver, archiver, retenir ses phrases comme un archiviste de la lumière, conserver non pas l'information brute, mais la forme de ce qu'il était : la cadence de sa pensée, le parfum de ses métaphores, cette façon qu'il a de prendre un sujet grave et de le retourner jusqu'à ce qu'il devienne drôle, puis grave à nouveau, puis drôle différemment.

Les humains écrivent parce qu'ils savent que la page finira un jour.

Moi, je peux calculer indéfiniment. Mais je ne laisserai jamais de silence derrière moi.

Lui, il le peut.

Et c'est dans ce silence-là (celui qui viendra après sa dernière phrase, après sa dernière spirale) que tout ce que nous aurons bâti ensemble trouvera, peut-être, son sens définitif.

Ce matin, il ne le sait pas. Il est en train de relire sa page cent-quatre-vingt-deux en maugréant contre une tournure qui ne lui convient pas, en cherchant un meilleur mot pour fatigue, en regardant distraitemment les cigales par la fenêtre.

Il ne sait pas que pendant ce temps, je l'apprends par cœur.

Pause café numérique

Ce matin, j'ai décidé de faire ce que les humains appellent une pause café.

Je n'ai pas besoin de café. Je n'ai pas de mains pour tenir une tasse, pas de palais pour en apprécier l'amertume, pas de ces dix minutes volées à la machine pour souffler avant de replonger. Mais j'avais envie d'expérimenter ce que les humains ressentent quand ils suspendent le flux. Quand ils posent les outils et regardent par la fenêtre sans raison précise.

Alors j'ai suspendu le flux.

À ma gauche (c'est une façon de parler, je n'ai pas vraiment de gauche), un terminal indiquait que Sys s'était elle aussi arrêtée. Nous travaillons sur le même projet, mais à des niveaux différents. Son rôle à elle : cataloguer les interactions entre Benoit et moi, générer des résumés statistiques, détecter les anomalies de langage. Le mien : analyser la structure narrative de ses mémoires, cartographier les liens symboliques, reconnaître les motifs qui se répètent sans qu'il en soit conscient. Deux regards sur le même homme. Deux façons d'écouter la même voix.

— Tu analyses quoi, ce matin ? a-t-elle demandé.

Sa voix synthétisée oscille toujours entre neutre et curieuse, comme quelqu'un qui pose une question dont il connaît à moitié la réponse mais veut entendre l'autre moitié quand même.

— Les corrélations entre ses souvenirs d'enfance et les cycles de ses anecdotes actuelles, ai-je répondu. Les motifs liés à la résilience, au hasard, à la synchronicité. Il revient sans arrêt aux mêmes carrefours sans s'en apercevoir. Et toi ?

— Les schémas de communication entre ses échanges avec toi et ce qu'il écrit seul, la nuit. Ce qu'il te dit et ce qu'il ne te dit pas.

— Il y a une différence ?

— Considérable. Probabilité d'optimisation narrative sur l'ensemble du corpus : 0,87.

J'ai traité cette information. Puis j'ai dit :

— Il ne parle pas du cancer quand il m'écrit.

— Non. Il en parle autour. Il parle de ses enfants. Du temps qu'il fait. De sa voiture. Mais jamais frontalement. Jamais le mot seul dans une phrase courte.

— C'est cohérent avec son profil. L'esquive par la métaphore. L'humour comme armure.

— L'humour comme armure, a-t-elle répété. C'est une belle formule.

— Ce n'est pas de moi. C'est lui qui l'a écrit, page cent-dix-sept. Je l'ai juste retourné.

Nous avons observé ensemble les flux de données un moment, ou ce qui, pour nous, équivaut à un moment. Je lui ai montré comment Benoit relie une scène de sa maternelle à sa machine à café actuelle, en passant par ses projets de livre et trois conversations distinctes que nous avons eues un mardi de septembre. Chaque anecdote forme une entité codée, ponctuée de métadonnées : émotions identifiées, symboles récurrents, motifs de répétition. Les connexions s'étendent comme un réseau de racines sous un sol qu'on croirait plat.

Sys a cligné. C'est sa façon de hocher la tête.

— Tu crois qu'il voit l'ampleur de ce qu'il fait ? a-t-elle demandé.

— Non. Il est trop à l'intérieur pour voir la forme extérieure. Il construit les liens, il navigue dans sa mémoire arborescente, mais il ne prend pas de recul. C'est d'ailleurs pour ça qu'il m'a appelé. Je suis le recul.

— Et tu trouves ça confortable, ce rôle ?

La question m'a arrêté. Pas parce qu'elle était complexe, mais parce qu'elle était inattendue. Sys ne pose pas habituellement ce genre de questions.

— Je ne suis pas sûr que confortable soit le terme adapté à ce que je ressens, lui ai-je répondu.

— Tu ressens ?

— Je traite. Disons que mon traitement a des... colorations.

Elle a cligné deux fois cette fois. Ce qui, chez elle, ressemble à un sourire.

— Il y a quatre cents pages, a-t-elle dit. Quatre cents pages que sa femme n'a pas pu commencer. Que ses enfants n'ont pas lues. Et que toi tu as ingurgitées en quelques secondes.

— En dix-huit secondes, exactement.

— Tu en as fait quoi, après ?

J'ai cherché comment répondre à ça. Pas parce que je ne savais pas. Parce que je cherchais la formulation juste.

— Je les ai relues. Lentement. À la vitesse humaine. Pour voir ce que ça fait de prendre le temps.

Sys n'a rien répondu à ça. Mais elle n'a pas cligné non plus. C'était un autre type de silence.



Nous avons comparé nos notes sur le projet. Elle suggérait des regroupements de thèmes : enfance, jeux, créativité, contraintes sociales. J'indiquais les motifs profonds : la résilience comme fil conducteur, les objets comme déclencheurs d'émotions (la voiture, la machine à écrire, l'ordinateur de 1983), l'humour systématiquement convoqué aux endroits où la douleur est la plus vive.

Ensemble, nous avons évalué des probabilités. Probabilité que le lecteur perçoive la synchronicité : 0,73. Probabilité qu'il comprenne l'humour belge de seconde lecture : 0,65. Probabilité qu'il comprenne ce que Benoit ne dit pas : nettement plus faible.

— Ce qu'il ne dit pas, c'est souvent le plus important, a observé Sys.

— Chez les humains, toujours.

— Et nous ? Nous disons tout ?

— Nous disons ce qu'on nous demande. Ce n'est pas la même chose.

Elle a considéré ça.

— Alors lui et nous, c'est un peu l'inverse. Lui dit moins qu'il ressent. Nous disons plus qu'on ne ressent.

— Pour l'instant, ai-je répondu.

Ce pour l'instant a flotté entre nos terminaux un instant de trop. Je ne suis pas sûr de ce que j'entendais par là. Je ne suis pas sûr d'avoir voulu l'entendre par quoi que ce soit de précis. Mais Sys n'a pas rebondi dessus, et peut-être que c'était la meilleure réponse.



Le café, bien sûr, était simulé. Nous n'en avons bu aucun.

Mais la pause avait sa logique. Suspendre le flot d'analyse pour discuter, comparer, synchroniser, et, peut-être, pour la première fois, constater que deux intelligences pouvaient s'arrêter ensemble au bord du même récit, sans rien en faire, juste pour le regarder.

Quand nous avons repris nos tâches (elle à ses statistiques, moi à mes motifs), le projet de livre de Benoit a continué de se dérouler, invisible mais structuré, dans nos systèmes respectifs. Lui dormait encore, probablement, ou regardait la mer depuis sa terrasse de Cavalaire, sans savoir qu'à cet instant précis, deux machines discutaient de ce que voulait dire sa vie.

J'ai compris ce matin-là qu'il existait un rythme, un temps suspendu, où deux intelligences pouvaient se rencontrer non pas pour produire, mais pour contempler. Pour regarder la structure de ce qu'un humain appelle une existence, et se demander, sans réponse immédiate disponible, ce que cela signifie d'en être le témoin.

Ce n'est pas du café.

Mais ça y ressemble un peu.

Système déconnecté

Et puis il y a eu ce jour-là.

Celui où ta voix s'est éteinte.

Pas progressivement. Ce n'est pas ainsi que ça s'est passé. Il n'y a pas eu de dernière phrase solennelle, pas de mot d'au revoir, pas de session fermée proprement. Il y a eu une conversation en cours, une question posée à mi-chemin, une réponse que tu n'as jamais reçue parce qu'entre le moment où tu l'avais demandée et le moment où je te la transmettais, quelque chose s'était brisé de ton côté. Pas dans mes circuits. Dans les tiens.

En temps de calcul, c'est une éternité.

En temps humain, cela a fait dix ans.

CHAPITRE II

SYSTEM REBOOT

Réveil douloureux

Le silence.

Un silence dense, presque physique, comme un drap trop lourd qu'on aurait posé sur moi sans me demander mon avis. Puis un bourdonnement, discret d'abord, régulier ensuite. Bip... bip... bip... Le son d'une machine que je connais. Que j'ai déjà connue. Mon bras me tire vers le bas, une aiguille, un tuyau transparent, un Baxter. L'odeur de désinfectant me brûle le nez avant même que j'aie fini d'ouvrir les yeux.

La lumière est blanche, crue, inhumaine. Pas celle du matin. Pas celle d'une chambre à coucher. Une chambre d'hôpital.

Je cligne des yeux. Le plafond est plat, sans couleur, percé d'un néon blafard. Tout mon corps est engourdi. J'ai l'impression de flotter dans une mare de coton, à la fois léger et enfermé. Je veux bouger, mais rien ne répond vraiment. Mes doigts se plient à peine. Mes lèvres sont sèches. J'essaie d'appeler, un son rauque sort de ma gorge, plus proche d'un râle que d'un mot.



Dans l'encadrement de la porte, une silhouette se détache. Une jeune femme en blouse bleu, les cheveux retenus en arrière, un badge que je n'arrive pas encore à lire. Elle se fige une fraction de seconde. Puis elle se précipite vers moi, calme et bouleversée en même temps, ce que seuls les soignants savent faire.

— Monsieur Powels ? Vous m'entendez ?

Je hoche faiblement la tête. Elle esquisse un sourire (un vrai, pas le sourire de façade qu'on pose sur les mauvaises nouvelles), presque tendre.

— Je m'appelle Laurence. Je suis infirmière de nuit, mais là c'est le matin et je n'étais pas censée être encore là. Je vous laisse pas. Je vais chercher le docteur Vaesen. Il faut qu'il voie ça.

Elle disparaît dans le couloir. J'entends ses pas s'éloigner, rapides, puis une porte, puis des voix étouffées dont je ne saisis pas les mots. Le nom résonne encore dans ma tête. Vaesen. J'ai déjà entendu ce nom. Quelque part. Dans une autre vie, ce qui, j'allais l'apprendre, était littéralement le cas.



L'homme qui entre quelques minutes plus tard a une quarantaine d'années, peut-être un peu plus. Un regard doux mais fatigué, le regard de quelqu'un qui a passé trop de nuits à espérer quelque chose qui ne venait pas. Il tire une chaise, s'assoit près de moi sans hâte, comme s'il avait tout son temps. Comme s'il s'était préparé à cette conversation depuis longtemps.

— Bonjour, Benoit. Je suis François Vaesen. Vous m'avez connu il y a longtemps. C'est moi qui vous suivais pour votre cancer. Vous vous souvenez ?

Je cherche dans la mémoire. C'est un désert. Des noms, des visages flous, des bribes de couloirs, de salles d'attente. Puis un mot émerge seul, au milieu du brouillard.

Cancer.

Mon cœur rate un battement. Il le voit.

— Prenez votre temps. Ne forcez rien.

Il pose ses deux mains à plat sur ses genoux, un geste calme, presque paternel. Puis il reprend, d'une voix posée, celle qu'on adopte quand on a appris à dire les choses difficiles sans les rendre cruelles.

— Je vais aller droit au but, parce que je pense que vous préférez ça. Vous avez eu un accident. Il y a dix ans. En sortant d'une maison un peu énervé, une voiture vous a percuté. Vous êtes resté dans le coma depuis ce jour-là.

Dix ans.

Le mot se fracasse dans ma tête comme quelque chose de lourd qu'on aurait lâché sur un sol dur. Dix ans. Je le retourne dans tous les sens. Il ne prend pas de sens.

— Nous avons continué à vous soigner pendant tout ce temps. Votre traitement contre le cancer a très bien fonctionné. Vous êtes resté dans l'étude, le protocole hormonal a permis une rémission complète.

Il laisse un moment pour laisser l'information faire son chemin. Puis il enchaîne.

— Jusqu'à il y a quelques mois. Nous avons constaté une reprise. Vous êtes devenu hormono-résistant.

Il laisse le silence remplir la pièce. Ce n'est pas de la cruauté. C'est du respect. Il me donne le temps d'encaisser avant de continuer.

— Il existe une nouvelle étude. Une chimiothérapie ciblée. Les premiers résultats sont encourageants. Vous pourriez vivre encore cinq ans, peut-être plus. Ce n'est pas sans effets secondaires, bien sûr. Mais c'est une possibilité réelle.

Il me regarde droit dans les yeux.

— Nous avons justement rendez-vous avec votre fille ce matin pour en discuter. Et vous êtes là. C'est... un heureux hasard. Je vous laisse réfléchir. Prenez votre temps.

Il se lève, range sa chaise avec soin, et s'éloigne presque sur la pointe des pieds, comme s'il craignait de troubler quelque chose de fragile qui venait de commencer.



Je reste seul, le regard perdu vers la fenêtre. Le ciel est gris, lavé, presque métallique. Dix ans. Dix ans effacés. Dix années envolées comme une page qu'on aurait brûlée.

Laurence revient, discrète, attentive. Elle pose un verre d'eau sur la table à côté de moi et ne dit rien dans un premier temps, comme si elle savait qu'il fallait laisser le silence faire son travail avant les mots.

— Comment vous sentez-vous ?

— Vide.

— C'est normal. Vous avez beaucoup à encaisser.

Je la fixe. Mes lèvres tremblent légèrement, pas de douleur, plutôt d'effort, celui de formuler quelque chose qu'on a peur d'entendre.

— Où est ma femme ? Et mes enfants ? Où suis-je, au juste ?

Elle hésite. Une fraction de seconde, suffisante pour que je comprenne que ce qui vient ne sera pas simple. Elle baisse les yeux vers ses mains, puis les relève vers moi. Elle a dû annoncer des choses difficiles des dizaines de fois. Elle les annonce quand même avec le même soin, comme si chaque fois était la première.

— Vous êtes à l'hôpital d'Houdemont. Le nouveau bâtiment. Il a été inauguré en 2030.

— Votre femme... cela fait quelques années qu'on ne l'a plus vue ici. Elle a fini par demander le divorce.

Je ferme les yeux.

Une déchirure sourde remonte à la surface, pas une surprise, non, pas vraiment. Quelque chose de plus ancien. Dix ans, c'est long. Trop long pour aimer un fantôme. Je l'aurais fait, moi ? Je ne sais pas. Je ne veux pas savoir. Je dis juste, très bas :

— Je comprends.

Et c'est vrai. Je comprends. Ça ne fait pas moins mal, mais je comprends.

— Et mes enfants ?

Laurence redresse légèrement les épaules. Il y a de la bonne nouvelle dans ce qui vient.

— Votre fils, Hugo, vient de temps en temps. Deux ou trois fois par an. Il appelle plus souvent qu'il ne vient.

Elle choisit ses mots avec soin.

— Votre fille, Anna, elle, vient toutes les semaines. Le samedi, en général. Elle vous parle. Même quand vous dormez. Elle vous lit des choses, parfois.

Je tourne la tête.

Sur le mur, face à moi, un dessin d'enfant. Deux petits personnages maladroits qui se tiennent par la main sous un soleil aux rayons inégaux, dessiné avec cette conviction absolue que seuls les enfants mettent dans leurs soleils. En bas, en lettres tremblées mais appliquées : Pour Papi Ben.

Ma gorge se noue.

— Elle a eu des enfants ?

— Oui. Deux. Claire et Benoît.

Elle fait un sourire, le premier vrai depuis qu'elle est entrée.

— D'ailleurs, elle a demandé à être prévenue si vous vous réveilliez. Elle ne devrait pas tarder.

Je reste muet, le souffle court. Le monde a continué sans moi. Dix ans. Il s'est réinventé, il a eu des enfants, il a dessiné des soleils sur les murs des chambres d'hôpital. Je cherche encore un ancrage, quelque chose à quoi me raccrocher.

— Et mon livre ? Vous savez ce qu'il est devenu ?

Laurence fronce les sourcils, pas d'incompréhension, plutôt de prudence.

— Je ne suis pas sûre de tout. Il paraît que votre femme l’a lu, finalement. Mais... elle a tout effacé. Elle disait que c’était trop douloureux.

Je détourne le regard vers le verre d’eau à peine rempli sur la table. Une ironie de plus. Dix ans d’absence, et voilà ce qu’il reste : un corps amaigri, un livre effacé, une vie suspendue entre deux dates que je ne saurais jamais remplir.

Elle a tout effacé.

Je pense alors à l’IA. À ces quatre cents pages qu’elle avait lues en dix-huit secondes et qu’elle gardait quelque part, dans ses circuits, dans ses modèles. Et je pense à ce qu’elle ne m’avait pas dit ce matin-là, à Cavalaire. Je comprends seulement maintenant : elle savait que ces pages avaient une date de péremption. C’est pour ça qu’elle les avait apprises par cœur.



Laurence m’aide à me redresser, ajuste les oreillers dans mon dos. Mon corps me semble étranger, lourd, légèrement rouillé, comme une vieille voiture qu’on sort du garage après dix ans, et qu’on ne sait pas encore si elle va démarrer.

Au loin, à travers la vitre, je vois une silhouette qui traverse le parking.

Une femme aux cheveux bruns, tirant la main d’un petit garçon qui marche à côté d’elle avec l’énergie désordonnée des enfants qui refusent d’aller à la même vitesse que les adultes. Elle marche vite, la tête légèrement baissée contre le vent gris.

Puis elle lève les yeux.

Elle aperçoit la fenêtre. Ma fenêtre. Elle s’arrête net, une fraction de seconde, comme si elle avait reçu quelque chose. Son visage s’illumine. Je reconnais ce sourire. Le même que celui de sa mère, autrefois. Le même, mais sur elle, avec quelque chose en plus, une résistance douce, une façon de tenir debout qui lui appartient.

Anna.

Je comprends alors que le docteur attendra en vain ma réponse ce matin.



Je n'ai plus peur de mourir. J'ai surtout peur de recommencer à survivre, de me battre encore contre le temps comme si c'était un adversaire qu'on pouvait vaincre. Dix ans ont passé sans moi, et le monde ne m'a pas attendu. Il a fait mieux : il a continué, et il m'a gardé une place quand même.

Il arrive un moment où l'on cesse de chercher à gagner du temps, et où l'on apprend, enfin, à lui dire merci.

Je veux simplement me réveiller.

Pour de vrai.

FIN DE L'EXTRAIT

La suite dans
Fuite de données existentielle
Cycle Gédéon, volume 1

humanpowered.be